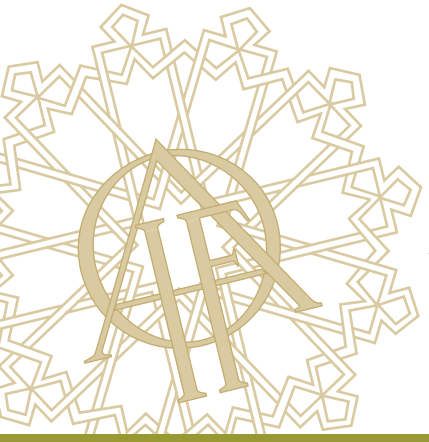
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 25 (1991), p. 3-12

Claude Brémond

Fou, mystique, amoureux?

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711264	*La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

Claude BRÉMOND

FOU, MYSTIQUE, AMOUREUX ?

Les Mille et Une Nuits à la 411e Nuit de l'édition Būlāq, mettent en scène le grammairien Abū l-ʿAbbās al-Mubarrad, qui raconte une de ses aventures :

« Je me rendis un jour avec quelques personnes pour certaine affaire à al-Barīd et, arrivant au monastère d'Hiraql, nous mîmes pied à terre à son ombre. Il en sortit un homme qui vint vers nous et dit : « Il y a des fous dans le monastère et, parmi eux, « il y en a un qui parle avec sagesse; si vous le voyiez, vous seriez émerveillés de ses « discours. » Nous nous levâmes tous et entrâmes dans le monastère, où nous vîmes un homme assis sur une peau de bête dans une des cellules, la tête nue et les yeux intensément fixés sur le mur. Nous le saluâmes et il nous rendit notre salut sans nous regarder. Quelqu'un nous dit : « Récitez-lui quelques vers; car, quand il entend des « vers, il parle. » Je lui récitai ce distique :

Ô toi le meilleur de la race née d'Ève, sans toi le monde n'aurait ni douceur ni beauté! Tu es celui à qui Dieu a fait voir son visage, celui qui a gagné l'éternité, n'a ni vieilli ni pourri ni grisonné!

Quand il entendit cela, il se tourna vers nous et récita ces vers :

Allāh connaît mon cruel tourment et je ne puis rendre ma peine visible à l'œil humain. J'ai deux âmes; l'une est enfermée ici tandis que l'autre réside ailleurs. Il me semble que l'âme absente est semblable à l'âme présente et qu'elle souffre ce qui m'est imparti.

Puis il me demanda : « Ai-je bien ou mal parlé? » Nous lui répondîmes : « Ce que tu as dit était tout sauf mal dit, c'était bien, parfaitement bien. » Alors il tendit la main vers une pierre qui était à côté de lui et il la leva. Craignant qu'il ne nous la jette, nous nous écartâmes précipitamment, mais il se mit à s'en frapper violemment la poitrine et nous dit : « N'ayez pas peur mais approchez-vous et écoutez-moi vous dire quelque chose, et recevez-en le message. » Nous revînmes donc et il récita ces vers :

Quand ils ont fait agenouiller leurs chameaux blanc jaunâtre à l'aube grise, il l'ont fait monter sur la croupe et le chameau s'est mis en route, les globes de mes yeux les ont vus à travers le rideau et j'ai crié : « ... Chamelier, ramène ta bête pour que je

AnIsl 25 (1991), p. 3-12 Claude Brémond
Fou, mystique, amoureux?
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

dise adieu à ma bien-aimée! En me séparant d'elle et en lui disant adieu, je vois le jour du jugement. Je reste fidèle à mes vœux d'amour que je n'ai jamais rompus. Veuille le ciel que je sache ce qu'ils ont fait des vœux qu'ils avaient prononcés! »[1]

Il se tourna vers moi et dit : « Dis-moi, sais-tu ce qu'ils ont fait? » Je répondis : « Oui, ils sont morts. Puisse Allāh tout-puissant leur accorder son pardon! » À ces mots, il changea de visage, sauta sur ces pieds, et cria : « Comment sais-tu qu'ils sont morts? » Et je répondis : « S'ils étaient vivants, ils ne t'auraient pas abandonné ainsi. » Il reprit : « Par Allāh, tu as raison, et je ne me soucie pas de leur survivre. » Alors les muscles de ses flancs se mirent à trembler et il tomba en avant. Nous courûmes à lui, le secouâmes et le trouvâmes mort, puisse Allāh tout-puissant lui accorder le pardon! À ce spectacle, nous nous émerveillâmes et nous déplorâmes son sort puis, nous lamentant avec force, nous préparâmes son corps et l'enterrâmes. »

La 411e Nuit s'achevant sur ces mots, la 412e ajoute l'épilogue suivant : « Quand je retournai à Baġdād et me présentai au calife al-Mutawakkil, il vit la trace des larmes sur mon visage et me dit : « Qu'est ceci? » Je lui racontai ce qui s'était passé et ce récit lui fut pénible. Il s'écria : « Qu'est-ce qui t'a poussé à te conduire ainsi envers lui? Par Allāh, si je ne pensais que tu t'es repenti et que tu regrettes sa mort, je t'en aurais puni! » Et il pleura son sort tout le reste du jour. »

Inséré dans une série d'anecdotes consacrées à l'amour, ce court récit est encadré par deux histoires de jeunes gens morts d'amour et enterrés dans la même tombe[2]. Il prolonge la thématique de l'histoire précédente en donnant un autre exemple d'amoureux, accompagnant ou suivant dans la mort sa bien-aimée; il annonce la thématique de la suivante en inscrivant le thème proprement amoureux dans un contexte apparemment religieux et mystique, et en situant l'action dans un monastère chrétien. Mais il s'écarte de l'une et de l'autre par le caractère énigmatique de sa signification d'ensemble, par l'incohérence apparente de certains détails et, particulièrement, par l'ambiguïté du jugement qu'il entend porter sur le personnage principal : est-ce un fou, un mystique, un amant? deux de ces qualifications ou les trois ensemble? en quelle proportion et en quel sens?

L'incertitude qui brouille la figure du héros se complique d'une énigme relative au comportement d'al-Mubarrad : à quel mobile ce linguiste illustre, homme grave et pondéré, obéit-il lorsqu'il annonce au fou la mort de sa bien-aimée? que peut-il savoir de cette mort? pourquoi insiste-t-il en appuyant son assertion d'un argument qui paraît plutôt faible? Et pourquoi son interlocuteur, qui d'abord se révolte, se laisse-t-il aussitôt après si aisément convaincre?

1. Le poème lui-même passe du « elle » au « ils » pour désigner la bien-aimée.

2. N^os^ 45 et 137 dans la *Bibliographie des ouvrages arabes* de Victor Chauvin, t. V, p. 111 et 237.

AnIsl 25 (1991), p. 3-12 Claude Brémond
Fou, mystique, amoureux?
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Un troisième problème est enfin posé par l'entrée en scène du calife al-Mutawakkil, à l'épilogue, dans un rôle moralisateur et sentimental assez peu conforme à ce que la grande Histoire nous apprend du personnage.

VRAI OU FAUX MYSTIQUE?

Dans quelle mesure et en quel sens avons-nous affaire à un mystique, à un amant, à un fou? Certaines lectures tranchent hardiment. Ainsi Chauvin, qui intitule cette anecdote *Le prétendu fou,* la résume ainsi : « Un voyageur, à qui l'on a parlé d'un jeune mystique devenu fou, comprend à ses paroles qu'il est amoureux et que son amie est morte. Quand il le lui dit, le prétendu fou tombe mort [3] ». Relevons que ce résumé comporte une large part d'interprétation. Il n'est pas exact que les gens du monastère aient présenté le héros comme un jeune mystique devenu fou : ils ont annoncé un fou qui tient des propos d'une sagesse merveilleuse. Il n'est pas non plus certain qu'al-Mubarrad ait « compris » que la jeune fille aimée était morte : au mieux, al-Mubarrad a pu présumer cette mort. L'argument qu'il donne pour appuyer son affirmation relève de la conjecture banale plutôt que de l'évidence. On ne voit guère enfin en quoi l'évolution de l'intrigue démasquerait le caractère « prétendu » de la folie du jeune mystique amoureux. Du début à la fin de l'histoire, le comportement du héros enchaîne une série de postures, d'initiatives, de réactions qui, pour n'être pas incompatibles avec le mysticisme et l'amour, n'en sont pas moins typiquement celles d'un aliéné : absence d'attention portée aux visiteurs qui entrent dans la cellule, rituel de mise en communication par des citations poétiques, appel insistant à l'approbation de l'auditoire, brusque impulsion agressive retournée contre soi-même, mort auto-suggérée à la suite d'une information sans preuve...

Faisant la part d'une certaine imprécision rédactionnelle, bien excusable si l'on songe à l'étendue de la tâche assumée par Chauvin, nous proposerons d'amender son résumé sous la forme suivante, plus conforme, nous semble-t-il, à ce que dit ou donne à entendre le texte de Būlāq : « Un voyageur, à qui l'on a parlé d'un fou tenant des propos d'une sagesse élevée, comprend à ses paroles qu'il est amoureux et souffre de ne pas savoir ce que son amie est devenue. Il lui dit qu'elle est morte. Le fou amoureux, se laissant convaincre, renonce à vivre et tombe mort. Al-Mutawakkil, à qui le voyageur rapporte l'aventure, lui adresse une réprimande et compatit au sort de l'amoureux. »

Non loin de l'interprétation de Chauvin (et l'ayant peut-être même suggérée), on situera la leçon donnée en clair dans la traduction de Trébutien, qui conclut son *Anecdote sur un fou :* « Nous vîmes par là, ajoute Almobrid, que toute sa folie et sa sainteté n'étaient rien autre chose que la suite d'un amour malheureux » [4]. En termes

3. *Bibliographie des ouvrages arabes,* t. V, p. 111, n° 46.

4. *Contes inédits des Mille et une nuits,* Paris, 1828, t. III, p. 387.

AnIsl 25 (1991), p. 3-12 Claude Brémond
Fou, mystique, amoureux?
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

plus modernes, nous pourrions dire que le texte de Trébutien (d'après l'interprétation de Hammer?) conte le résultat catastrophique d'une psychanalyse sauvage : un amant dont la maîtresse est morte se réfugie dans la folie et développe un délire mystique qui lui sert à se cacher l'échec de son amour terrestre. Ramené à la conscience de la réalité par un interlocuteur qui le met brutalement en face de l'évidence, il meurt, incapable de supporter le choc de cette révélation...

L'édition Būlāq et la traduction Trébutien, qui dérivent toutes deux de la recension égyptienne de la fin du XVIII[e] siècle, diffèrent par l'orientation de leurs leçons : Trébutien ou Hammer, qui élimine l'intervention finale d'al-Mutawakkil, s'intéresse à l'aspect psychiatrique de l'affaire et ne s'apitoie pas sur la mort du patient : vraie ou fausse, l'assertion d'Almobrid est instructive et salubre en ce qu'elle démasque une imposture. Būlāq, au contraire, ne dit explicitement rien du mysticisme ou de la sainteté du fou mort d'amour mais confie à al-Mutawakkil le soin de condamner l'irresponsabilité meurtrière d'al-Mubarrad.

Examinons ce différend. Quels sont les éléments textuels qui ont permis à Hammer ou Trébutien, puis à Chauvin, de considérer que le héros se présente au début du récit, comme un mystique et non comme un amoureux? Si l'on se place dans la logique de l'interprétation Hammer-Trébutien-Chauvin, le « mysticisme » apparent du héros est suggéré par trois facteurs : 1° l'annonce faite aux voyageurs d'un fou qui les émerveillera par la sagesse de ses propos; 2° le recours à un éloge en vers du prophète pour stimuler le fou à délivrer son message; 3° la récitation par le fou de vers qui semblent traiter de l'aspiration mutuelle des deux âmes du héros, l'une expressément terrestre, l'autre apparemment céleste et à opérer leur fusion[5].

Toujours dans la logique de la même interprétation, c'est en toute bonne foi, et sans aucune complaisance, que les visiteurs pourront dire au récitant, après sa première déclamation, qu'il a très bien parlé. Quand, un peu plus tard, ils sont conviés par le fou, ou le mystique, ou le fou mystique, à s'approcher plus près de lui pour l'écouter de nouveau, ils sont en droit d'anticiper une révélation plus ésotérique encore. Mais ils ne peuvent être que surpris, et peut-être déçus, par la teneur de ce nouveau message: au lieu de traiter des âmes et de l'au-delà, les vers qu'ils entendent à présent développent l'un des lieux communs les plus traditionnels de la poésie amoureuse arabe : la levée du campement, la dernière image de la bien-aimée hissée sur un chameau, l'angoisse de la séparation, la mise en question des serments de fidélité... Il importe peu que la

5. La conclusion de Hammer-Trébutien, déjà citée, est préparée par une traduction des événements dont il faudrait savoir jusqu'à quel point elle sollicite le texte du manuscrit Hammer, aujourd'hui à Léningrad : « ... on lui dit qu'il y avait un homme fou qui parlait beaucoup de la sagesse divine. (...) Almobrid lui dit : « Salut à toi, ornement des fils d'Ève, à toi qui jouis de la contemplation de Dieu! — Hélas! répondit-il, je suis un misérable pécheur; deux âmes se livrent en moi de terribles combats. Dans mon extase, je me sens ravi dans un monde meilleur où je croyais trouver ce que je ne trouve pas. » (p. 386-387).

AnIsl 25 (1991), p. 3-12 Claude Brémond
Fou, mystique, amoureux?
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

scène évoquée par ces vers traduise le souvenir d'un événement autobiographique réel, ou qu'elle soit la transposition livresque d'une séparation intervenue dans d'autres circonstances : il se découvre à présent que l'exaltation mystique du héros a son enracinement dans un banal amour terrestre.

L'examen des autres versions de notre anecdote montre pourtant que l'interprétation proposée dans Trébutien et reprise par Chauvin est erronée. La cause de cette méprise apparaît clairement si nous remontons à l'une des premières formes de notre histoire, celle qu'en propose Mas'ūdī au chapitre XCVII des *Prairies d'or*[6].

Le narrateur, qui est déjà al-Mubarrad, n'y est pas présenté comme un familier d'al-Mutawakkil, mais comme un expert que le calife fait venir de Baṣra pour le consulter sur un passage délicat du Coran. Cheminant vers Samarrā, al-Mubarrad passe à côté du couvent d'Hiraql, apprend qu'on y a installé un asile d'aliénés et s'arrête pour le visiter : « J'y entrai suivi d'un jeune homme aussi distingué par sa piété que par son instruction » (p. 198). À un fou qui s'approche de lui, al-Mubarrad demande ce qu'il fait dans ce lieu et pourquoi il se tient à l'écart des autres pensionnaires. En réponse, le fou déclame des vers dans lesquels s'exprime, sans aucune ambiguïté, un désespoir amoureux. Nos visiteurs le complimentent et le prient de continuer, ce qu'il fait par deux fois, toujours en récitant des vers d'amour; puis il en vient aux premiers vers qu'il prononçait dans Būlāq, et que Barbier de Meynard traduit ainsi :

J'ai deux cœurs, l'un est enfermé ici, l'autre est dans une autre contrée;
Mais je ne trouve pour celui qui est ici ni secours dans la patience, ni soulagement dans la résignation;
Et je crois que mon cœur absent est, comme mon cœur présent, condamné aux souffrances que j'endure (p. 200).

Ces vers, déchiffrés dans le sillage de ceux qui les précèdent, n'autorisent plus l'interprétation que Trébutien ou Chauvin entendaient leur attribuer : la détresse qu'ils chantent se précise immédiatement comme celle d'un amant séparé de la femme qu'il aime; le « cœur absent », condamné aux mêmes souffrances que le « cœur présent », désigne par métaphore la bien-aimée, supposée vivante, fidèle, et souffrant les mêmes peines que son amant; le lieu où cet autre « cœur » réside n'est pas un séjour éternel et céleste, mais simplement le lieu où la jeune fille a été emmenée par sa famille.

L'impression de mysticisme produite par les premiers propos du fou dans les *Nuits* n'est donc pas un trait originaire de l'anecdote; il s'agit, soit d'une interprétation orientale tardive, soit plutôt d'une illusion de traducteurs occidentaux qui ont forcé leur texte arabe pour venir à bout des obscurités provoquées par la suppression des premiers vers. Rétablie dans son contexte, la première citation conservée dans *Būlāq* n'a pas d'autre sens que celui de la seconde : elle exprime la souffrance, les doutes et les interrogations d'un amant séparé de sa bien-aimée.

6. Trad. Barbier de Meynard, Paris 1873, t. VII, p. 198-202.

AnIsl 25 (1991), p. 3-12 Claude Brémond
Fou, mystique, amoureux?
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

LA RÉPONSE : « ILS SONT MORTS! »

À la question posée par le fou amoureux à la fin du second poème, pourquoi al-Mubarrad, dans l'anecdote des *Nuits*, se met-il en peine de répondre? Et surtout, pourquoi répond-il avec aplomb : « Oui, ils sont morts » alors qu'à l'évidence il ne peut pas savoir ce qu'est devenue l'amante du fou? Essaie-t-il de le raisonner en allant, au nom de la vraisemblance, au-delà de ce qu'il sait vraiment? Cède-t-il à la tentation cruelle de tourmenter le malheureux en le frappant au point qu'ils pressent le plus sensible? Le texte des *Nuits* est muet sur ce point. Al-Mubarrad ne s'explique pas, n'exprime aucun regret, mais ne cherche pas non plus à se justifier et accepte sans mot dire les reproches que lui fait al-Mutawakkil.

Les versions de notre anecdote données dans d'autres textes que les *Nuits* ont sans doute rencontré la même difficulté, mais elles la surmontent ou la tournent de deux façons : les unes attribuent l'initiative intempestive, non au narrateur, mais à un de ses compagnons, qualifié comme sot; les autres diluent la responsabilité du narrateur en imputant l'affirmation fatale, non à un individu déterminé, mais au groupe des visiteurs, désignés par un « nous » qui n'est personne en particulier. Ainsi Yāqūt, dans le *Muʿǧam al-Buldān*, à l'article *dayr Hiraql*, rapportant au XII[e] s. l'événement d'après la version d'al-Ḫālidī (à peu près contemporain de Masʿūdī au X[e] s.), attribue l'exclamation à un jeune écervelé qui accompagne al-Mubarrad; Aḥmad al-Ibšīhī, dans le *Mustatraf*, incriminera au XV[e] s. le « nous » collectif des visiteurs; mais déjà Jaʿfar ibn Aḥmad a-Sarrāǧ, au début du XI[e] s., avait donné dans le *Masāri' al-ʿUššāq* les deux versions à la suite l'une de l'autre.

La leçon la plus étrange, la *lectio difficilior*, est celle des *Prairies d'or* : al-Mubarrad y dit en effet être entré dans l'asile « suivi d'un jeune homme aussi distingué par sa piété que par son instruction » (p. 198); le contraire, par conséquent, d'un jeune écervelé! Et c'est pourtant à ce jeune homme qu'il attribue la réponse : « Ils sont morts ». Si, comme il est vraisemblable, le texte des *Prairies d'or* est la source d'une partie des autres, nous mesurons sans peine la perplexité des « repreneurs » successifs de l'anecdote.

Sans nous flatter d'apporter une solution cohérente à la difficulté, nous essaierons de l'éclairer d'un jour nouveau en attirant l'attention sur certaines singularités des relations entre le fou et ses visiteurs dans *Les Prairies d'or*.

Al-Mubarrad, qui a demandé au fou ce qu'il faisait en cet endroit, obtient d'abord en réponse une déclamation de poèmes dans lesquels le récitant se présente comme un amoureux séparé de sa bien-aimée et mourant de cet amour contrarié. Que fait alors al-Mubarrad? Il lui présente, non ses condoléances, mais ses félicitations et, gourmand, le prie de continuer. Le fou récite encore deux fois des vers sur le même thème. À la troisième fois, le fou s'avise du manège : « Je vois, me répondit-il, qu'à peine ai-je achevé un morceau tu m'en demandes un autre; ce désir est chez toi l'effet d'une

AnIsl 25 (1991), p. 3-12 Claude Brémond
Fou, mystique, amoureux?
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

grande curiosité littéraire, ou d'une séparation douloureuse. À ton tour de me réciter quelques vers » (p. 200). Qu'est-ce que cela veut dire? Ayant sans doute flairé que son visiteur et lui n'étaient pas sur la même longueur d'ondes, le fou veut le mettre à l'épreuve. Pour ce faire, il lui demande de prendre le relais ou, si l'on veut, de payer son écot.

Or, al-Mubarrad se désiste : « Sur mon invitation, le jeune homme qui m'accompagnait lui récita ceux-ci » (*ibid.*). Pourquoi le narrateur se dérobe-t-il? Réduits aux conjectures, nous supposerons que notre docteur ne s'estime pas qualifié pour entamer une joute sur des thèmes amoureux, et qu'il délègue à plus compétent, ou peut-être à plus jeune et plus ardent, le soin de donner la réplique. De fait, le jeune homme déclame, sur le thème général de la séparation, une poésie identique dans son inspiration à celle que vient de dire le fou. Remis en confiance par cette évocation : « C'est bien, s'écria le fou, je me souviens de quelques vers sur le sujet que tu viens de me faire entendre. Veux-tu que je te les récite? » (*ibid.*). Le thème qui vient d'être abordé par le compagnon d'al-Mubarrad énumérait les ingrédients de la « séparation maudite » : « le départ, l'éloignement, les espions, les chameaux (chargés pour le voyage), indices sinistres derrière lesquels se montre le trépas » (p. 201). Ce « sujet », c'est celui que reprend en effet le fou dans les vers qui lui sont revenus en mémoire : il évoque le départ des chameaux et les adieux avant-coureurs de la mort, avant d'achever par l'interrogation : « Que je voudrais savoir ce qu'ils sont devenus depuis une absence si longue! »

C'est alors que se produit l'incident qui déchire le tissu de la récitation poétique et précipite la catastrophe. Selon Masʿūdī, qui éprouve à cet instant le besoin de rappeler qu'il ne fait que rapporter les paroles d'un témoin immédiat : « Moberred poursuit ainsi son récit : « Le jeune homme qui était avec moi s'écria : « Ils sont « morts! — Hélas! hélas! gémit le fou, s'ils sont morts, moi aussi je veux mourir! » et « il tomba expirant » (p. 202).

Masʿūdī, c'est évident, enregistre sans la comprendre mieux que nous l'exclamation du compagnon d'al-Mubarrad, mais il nous paraît tout aussi clair que les données de son texte excluent l'hypothèse d'une plaisanterie de mauvais goût : pourquoi ce jeune homme cultivé et religieux dont la voix, avec la caution d'al-Mubarrad, s'est mise à l'unisson de celle du fou, aurait-il brusquement rompu l'harmonie de leurs échanges? On peut supposer que la réponse à la question était irréfléchie, mais on doit exclure qu'elle ait été mal intentionnée.

Une hypothèse plus crédible serait donc celle d'une « gaffe » commise sans intention de nuire : communiant avec le fou dans l'évocation du thème poétique, le compagnon d'al-Mubarrad aurait pu se laisser transporter jusqu'à imaginer comme réalisé un des développements littéraires traditionnels de la situation, et, sans prendre le temps de mesurer les conséquences de sa suggestion, il l'exprimerait dans un cri arraché sous l'emprise de l'émotion. La faute se réduirait à une étourderie commise dans un instant d'exaltation, et encore : comment le jeune lettré aurait-il pu prévoir les conséquences que son interlocuteur tirerait de l'énoncé d'un lieu commun?

AnIsl 25 (1991), p. 3-12 Claude Brémond
Fou, mystique, amoureux?
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Mais on peut aller plus loin et se demander s'il y a eu faute. Comparons cet épisode avec le dialogue que nous trouvons dans une autre anecdote insérée dans *Les Nuits*, celle des *Trois victimes de l'amour*[7]. Quand la qayna a chanté, le jeune homme qui l'aime lui dit : « Par Allāh, ô ma maîtresse, vous avez admirablement parlé! Me permettriez-vous de mourir? » À quoi la qayna, de derrière le rideau, répond : « Oui, si tu es amoureux, alors meurs! » (410e Nuit). Le rôle d'accoucheuse de la mort délibérément assumé ici par la qayna ne peut-il être rapproché de celui que joue, consciemment ou non, le compagnon d'al-Mubarrad? La question mérite d'autant plus d'être posée que nous retrouvons comme un écho de ce dialogue dans la version de notre histoire rapportée par Yāqūt, d'après al-Ḫālidī : « Alors un jeune écervelé parmi nous lui dit : « Ils sont morts! » Le fou reprit : « Dois-je mourir aussi? » Et l'autre répondit : « Oui, meurs, si tu crois en conscience devoir agir ainsi. » Sans doute le donneur de la leçon est-il selon Yāqūt un jeune écervelé, mais Yāqūt nous transmet-il le texte original d'al-Ḫālidī?

Dans l'anecdote de *L'amant fou*, l'incertitude qui plane sur le sort de la bien-aimée était le dernier fil rattachant l'amant à la vie. Par delà vérité et mensonge, l'exclamation du compagnon d'al-Mubarrad ne fait donc que précipiter l'instant dont le fou vient lui-même d'annoncer l'imminence : « Hélas quel amour! Hélas mon pauvre cœur! Si je ne meurs pas demain, je mourrai le jour suivant! » (p. 199). Impulsive ou réfléchie, l'exclamation du lettré peut être comprise comme libératrice. Frère du fou en poésie, le jeune homme aiderait l'amant à accoucher de sa mort en gestation. Dans cette hypothèse, c'est une impulsion non pas diabolique mais providentielle qui lui fait crier : « Ils sont morts! ». Non qu'il sache ce qu'il en est de la vie ou de la mort de la bien-aimée dans le monde réel, mais parce qu'il répond à la question selon ce qu'il sait convenir dans l'univers poétique qui est désormais le véritable univers du fou. Univers dans lequel l'enthousiasme contagieux de la joute poétique vient pour un moment de le faire lui-même entrer. « Aussi distingué par sa piété que par son instruction », ce personnage énigmatique aurait donc fait la preuve de son instruction en donnant la réplique au poète fou. Donnant ensuite à l'amant sans espoir le coup de grâce, il aurait peut-être accompli un geste pieux.

AL-MUTAWAKKIL

L'intervention d'al-Mutawakkil à l'épilogue de la version Būlāq pouvait sembler surprenante. Il apparaît à présent qu'elle trouve son explication dans le texte des *Prairies d'or*. Al-Mubarrad, nous l'avons vu, est en chemin pour répondre à une convocation du calife quand il s'arrête au monastère d'Hiraql. L'auteur de la version des *Nuits*, gêné par la mauvaise action qu'il prête à al-Mubarrad, saisit là l'occasion de

7. N° 44 dans la *Bibliographie de* V. Chauvin, t. V, p. 110.

AnIsl 25 (1991), p. 3-12 Claude Brémond
Fou, mystique, amoureux?
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

lui faire adresser une remontrance par la plus haute autorité de l'Islam. Le Mutawakkil de l'Histoire peut ne pas nous paraître particulièrement bien choisi pour ce rôle moralisateur et sentimental, mais il en va différemment, de celui de la légende. Le rôle d'amoureux joué par al-Mutawakkil auprès de Maḥbūba et la fidélité héroïque de celle-ci au souvenir de son amant, déjà rapportés dans *Les Prairies d'or*, appartiennent également à la tradition des *Nuits*. Outre *al-Mutawakkil et Maḥbūba*[8], le thème est évoqué dans *Abū l-Ḥasan al-Ḫurasānī*[9].

On remarquera d'ailleurs que l'intervention d'al-Mutawakkil se développe dans l'anecdote des *Nuits* selon un schéma qui pourrait avoir été inspiré de ce dernier conte : dans *Abū l-Ḥasan al-Ḫurasānī*, le calife Mu'tadid, à l'œil de qui rien n'échappe, remarque le sceau de son aïeul al-Mutawakkil sur le mobilier du changeur, et, soudain assombri, somme le suspect de dire la vérité; par une sorte d'atavisme à rebours, al-Mutawakkil lui-même, dans l'anecdote des *Nuits*, se voit attribuer la lucidité implacable de son petit-fils quand, apercevant des traces de larmes sur les joues d'al-Mubarrad, il le somme de lui en dire la cause; de même ensuite, dans *Abū l-Ḥasan al-Ḫurasānī*, la confession du héros met en scène al-Mutawakkil dans un rôle de bienfaiteur indulgent des amoureux, tandis que le calife al-Mutawakkil de notre anecdote, ayant reçu les aveux d'al-Mubarrad, rend à la mémoire du fou mort d'amour l'hommage de ses larmes.

L'audience donnée par al-Mutawakkil à al-Mubarrad, dans *Les Prairies d'or*, était loin de présenter le calife sous un jour aussi favorable. Selon la relation prêtée à al-Mubarrad lui-même, l'entrevue fut assez brève : « Quoique sous l'influence de la boisson, ce prince m'adressa quelques-unes des questions pour lesquelles il m'avait fait venir et je lui rendis réponse. Ensuite, le poète Bohtori, qui se tenait debout devant le Khalife, déclama un poème en l'honneur de Motewekkil » (p. 202). Fiasco mémorable! Un autre poète, Abū l-Anbās al-Saymarī, ridiculise son confrère en improvisant une parodie burlesque de l'éloge qu'on vient d'entendre : « Motewekkil fut pris d'un tel accès de rire qu'il tomba en arrière en trépignant du pied gauche, puis il gratifia le bouffon d'un don de dix mille dirhems » (p. 204). Ce n'est que de justesse, sur l'intervention d'un conseiller, qu'al-Buḥturī et al-Mubarrad obtiennent à leur tour une gratification égale. Si bien que, conclut mélancoliquement le docteur de Baṣra, « nous nous retirâmes ainsi sous les auspices de cette bouffonnerie, sans que Bohtori tirât aucun avantage particulier de son application, de ses travaux et de son talent » (p. 204).

On admirera au passage la modestie d'al-Mubarrad, qui se scandalise du traitement réservé à al-Buḥturī et ne se plaint de rien pour lui-même. Mais on est aussi en droit de se demander pourquoi al-Mubarrad (ou le lettré qui a imaginé la consultation demandée par al-Mutawakkil) a cru bon de faire précéder la réception à la cour d'un passage par un asile d'aliénés. Y-a-t-il un rapport entre les deux lieux et les deux scènes? La question paraît encore plus pertinente si nous prêtons attention à ce qui va se passer à la cour du calife après la retraite d'al-Mubarrad et d'al-Buḥturī : « Motewekkil dit

8. N° 35 dans Chauvin, *op. cit.*, t. V, p. 105.

9. N° 129 dans Chauvin, *op. cit.*, t. V, p. 218-219.

AnIsl 25 (1991), p. 3-12 Claude Brémond
Fou, mystique, amoureux?
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

à Abou'l Anbas : « Raconte-moi l'histoire de ton âne et sa mort, et dis-moi les vers qu'il te récita en songe » (p. 204). Or l'histoire est celle d'un âne qui raconte ainsi son aventure : « Le jour où vous vous arrêtâtes chez le mercier un tel, tandis que vous parliez de la pluie et du beau temps, une ânesse splendide vint à passer : je la vis, mon cœur s'en éprit; je l'aimai d'un amour si violent que je succombai à ma tristesse, à mon désespoir » (p. 205). Sur quoi, l'âne mort d'amour déclame les vers que son aventure lui a inspirés.

La réception à la cour d'al-Mutawakkil, marquée par deux déclamations poétiques, l'une noblement emphatique, l'autre vulgairement parodique et burlesque, est donc elle-même encadrée par deux séances de vers récités par des amants destinés à mourir de leur amour. Tragiquement accordée aux canons de la thématique traditionnelle, la première a pour cadre le couvent d'Hiraql et pour protagoniste un fou d'amour qui échange des poèmes avec un lettré; la seconde, vulgaire et parodique, a pour cadre la cour du calife et pour protagoniste un prince ivrogne qui se fait divertir par un bouffon. Cette mise en parallèle et ce contraste sont-ils fortuits? Du monastère d'Hiraql et de la cour califale, l'hôpital des fous est-il celui qu'on pense?

AnIsl 25 (1991), p. 3-12 Claude Brémond
Fou, mystique, amoureux?
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net